

Le deuil, aujourd'hui

I SITUATION

Hormis le Mexique, son très remarquable macabre, hormis aussi le peuple juif qui prend grand soin de maintenir actif son rituel de deuil, on assiste en Occident depuis la Première Guerre mondiale à une mise en place chaque jour plus accentuée d'une nouvelle posture à l'endroit de la mort. L'historien Philippe Ariès l'appela « mort sauvage » ; nous dirons « mort sèche » comme on parle, en français, d'une « perte sèche ». Trait caractéristique de cette ultime figure de la mort, la radicale disparition des rituels ou même simplement des signes du deuil. Et le poète de chanter, il y a maintenant déjà une paye : « Mais où sont les funérailles d'antan ? »

Diderot écrivait :

N'avez-vous pas remarqué quelquefois à la campagne le silence subit des oiseaux, s'il arrive que dans un temps serein un nuage vienne à s'arrêter sur un endroit qu'ils faisaient retentir de leur ramage ? Un habit de deuil dans la société, c'est le nuage qui cause en passant le silence momentané des oiseaux.

Désormais, autour de l'endeuillé, les oiseaux ne cessent pas de jacasser. C'est que le corps social comme tel ne perd plus aucun de ses membres, plus personne, socialement, ne meurt. Ainsi, hormis Act-up, ne prend-on plus aucun temps pour vociférer ensemble contre la mort (ce qu'était le deuil social au Moyen Âge), l'activité productrice ne s'interrompt plus à cette fin, et... « La vie continue » – dit-on à l'endeuillé.

Alors Freud vint, et c'est « Deuil et mélancolie ». Mais que Freud l'ait voulu ou non, cet article, écrit et publié précisément en cet inaugural instant d'ensauvagement de la mort, intervint comme un recours, un recours qui s'étend désormais aussi loin que l'emprise du discours psychologique. Le fait est notoire, son véritable successeur est aujourd'hui directeur d'un *funeral home* nord-américain brandissant « Deuil et mélancolie » comme sa bible. *Il n'y a plus de deuil social ? Soit ! Reste le deuil psychique !* Il faut faire son deuil psychique, son « travail du deuil » et, moyennant *royalties* ou, pis encore, par pure charité, l'on va nous y aider.

Avec cette injonction, le psychologue à la tête du *funeral home* néglige que cet « il faut » n'est lui-même qu'un obstacle de plus, et non des moindres, au deuil comme acte – sa véritable dimension, celle qu'indique clairement le suicide de l'endeuillé.

D'ailleurs, la mort comme acte est elle aussi évacuée : on meurt, morphine aidant, sans le savoir. Tandis que le psychanalyste reste complice du psychologue en négligeant, lui, d'interroger, jusqu'à lui faire rendre l'âme, le romantisme de « Deuil et mélancolie » pourtant explicitement mis au jour par Ariès en 1977. La mort sauvage a précisément pris la suite de cette mort romantique, de cette mort comme bon-heur, bonne rencontre. Freud redonnait consistance à ce romantisme en modifiant quelque peu sa donne : l'heureuse rencontre aurait lieu dans la mort (c'est le romantisme) non pas certes avec le cher disparu, mais avec qui se substituerait à lui grâce au travail du deuil. Dans un des textes connexes à « Deuil et mélancolie », Freud va même jusqu'à nous garantir que ce nouvel objet, dit substitutif, nous procurera non seulement toutes les jouissances obtenues de l'objet perdu mais plus de jouissances encore ! Cette théorie est fautive et bouffonne (sa caricature post-freudienne le fait valoir : la « génitale », la grosse baiseuse est – nous assure l'ouvrage *La psychanalyse d'aujourd'hui* – insensible au deuil !). Pourtant, une remarque toute bête vient s'opposer jusqu'à la récuser à la doctrine de la substitution d'objet : les êtres dont la mort nous endeuille sont précisément ceux qui ont le statut d'êtres irremplaçables, un père, une mère, un frère, un ami, un enfant, un maître, etc. Le problème du deuil est entièrement à reconsidérer à partir de là, à partir de la perte considérée comme perte sèche, radicale, sans aucune récupération à venir. *Dead lost*.

Il suffit de négliger l'ironie du propos de Lacan cité ci-dessous pour le lire à contresens :

Comme me disait un d'entre nous, humoriste, au cours d'une de nos Journées Provinciales, c'est l'histoire bien faite pour nous montrer au cinéma que n'importe quel *Allemand irremplaçable* -- il fait allusion à l'aventure décrite dans le film *Hiroshima mon amour* -- peut trouver un substitut immédiat et parfaitement valable, cet Allemand irremplaçable, dans le premier Japonais rencontré au coin de la rue¹.

La psychanalyse sur le deuil pourrait autrement se prononcer. Il lui suffirait de s'apercevoir que chaque cas auquel elle a affaire constitue, à proprement parler, un deuil. L'hystérie d'Anna O. est le deuil de son père ; de même l'obsession de l'homme-aux-rats ou la folie d'Ophélie ; celle de Marguerite Anzieu est deuil de sa sœur morte ; l'imposture de Louis Althusser celui de son oncle Louis, etc. *La clinique analytique est deuil*. « Ces gens ne font pas leur deuil », dit le psychologue. Eh bien justement si ! Ils le font... à leur façon. Et comment en serait-il autrement dès lors que n'existe plus aucun rituel de deuil ? Que leur reste-t-il comme possibilité hormis d'inventer, chacun, une manière de deuil ?

¹ Jacques Lacan, *L'angoisse*, séance du 3 juillet 1963.

II ACTUALITÉ

Je ne dirai rien ici, sinon la présente mention, de la rencontre d'*Érotique du deuil*, paru en 1995, avec le roman de Philippe Forest *L'enfant éternel*². Et rien non plus d'*Ainsi vivent les morts*, de Will Self³, si ce n'est que la question est explicitement posée dans ce roman contemporain de savoir, de déterminer où vivent les morts. Comment vivent les morts ? Comment leur vie détermine-t-elle la nôtre ? Il s'agit d'une question qui n'est pas nouvelle, mais qui est comme oubliée. Elle n'est pas nouvelle, et nul besoin d'en appeler au seul christianisme pour le confirmer car le positivisme lui-même a su mettre l'accent sur cette vie des morts. Comte fondait la religion positiviste (sur quoi repose, sans l'admettre, l'enseignement des enfants, et pas seulement en France) précisément sur cette idée que ce sont les morts qui règlent notre vie.

Le 27 mars 2001, jour à marquer d'une pierre blanche (ou noire, peut-être), mon ouvrage *Érotique du deuil au temps de la mort sèche* a fait son entrée en Sorbonne. Oh, juste une discrète entrée, mais une entrée tout de même. Une thèse a en effet été soutenue ce jour-là, au titre explicite : « Le travail du deuil : naissance et devenir d'un concept ». La thésarde, Martine Lussier, avait été, comme je le fus, frappée et mise au travail par l'incroyable promotion socioculturelle du « travail de deuil », et elle a tenu à savoir de quoi il retournait en suivant ce concept à la trace. Sur certains plans, je le dis très volontiers, elle a fait beaucoup mieux que moi, allant par exemple jusqu'à la Bibliothèque du Congrès à Washington pour y lire le manuscrit premier de « Deuil et mélancolie ». Elle a donc également lu *Érotique du deuil* et en discute de manière critique la plupart des points. Je vous parlais d'une entrée discrète. Il ne faut pas négliger, en effet, que ce bouquin est un des 219 titres de la bibliographie de cette thèse, laquelle n'est qu'une faible partie des 8.000 références que Martine Lussier a recensées sur « travail du deuil » dans les « banques de données », comme on les appelle. 1/219^e, cela ne pèse pas très lourd !

Il s'agissait, avec cet ouvrage, d'une lecture critique de « Deuil et mélancolie », et ainsi d'ouvrir la possibilité d'une autre manière de deuil : le deuil n'est pas « travail » mais acte. L'acte de deuil prolonge la perte de celle, supplémentaire, de ce que j'ai appelé un bout de soi. Il suffisait d'ailleurs d'aller voir n'importe quelle tombe préhistorique pour avoir devant les yeux ce « supplément » dont Jacques Derrida a développé la logique.

² Philippe Forest, *L'enfant éternel*, Paris, Gallimard, 1997. Dans le roman qui suivit, récit, encore, de son deuil de l'enfant morte (*Toute la nuit*, Paris, Gallimard, 1999), Forest dit sa lecture de mon ouvrage *Érotique du deuil au temps de la mort sèche*.

³ Will Self, *Ainsi vivent les morts*, traduit de l'anglais par Francis Kerline, Paris, Éd. de l'Olivier / Éd. du Seuil, 2001.

III YOKO OGAWA

Récemment, j'ai eu l'inimaginable surprise, en lisant *L'Annuaire* de Yoko Ogawa⁴ d'avoir affaire non pas tant à une confirmation d'*Érotique du deuil* qu'à ce que j'appellerai un prolongement de ce livre.

C'est tout de même étrange, n'est-ce pas, que quelque chose d'incisif nous vienne, une fois encore, du Japon⁵. J'ignore la raison de cette « incisivité » du Japon, mais elle est un fait. Peut-être ce fait s'appelle-t-il de deux noms : Hiroshima, Nagasaki. Récemment, lors d'un colloque au centre Beaubourg à Paris, un conférencier racontait que Yoko Ogawa, née en 1962, s'était mise à écrire à l'âge de seize ans, l'année même où elle entendit parler d'Hiroshima et où elle lisait le *Journal d'Anne Frank*.

La narratrice de *L'annuaire* est une jeune femme qui travaille comme secrétaire dans un « laboratoire de spécimens » – et nous verrons bientôt que ce « laboratoire » plutôt spécial est assez proche du consultoire analytique. Elle avait trouvé ce nouveau job après avoir quitté l'usine de boissons gazeuses, où elle était ouvrière, après un accident léger mais significatif. Son annuaire gauche s'étant pris entre une cuve pleine et la chaîne de production, elle en avait perdu l'extrémité. Cela n'avait rien d'inquiétant mais, comme elle le dit, « le temps s'était arrêté », « un certain équilibre s'était rompu », suspension du temps et rupture d'équilibre d'ailleurs désormais inscrites dans un discret symptôme : elle ne pouvait plus boire le moindre soda, croyant à chaque fois sentir sous sa langue le morceau de chair, « petit bivalve rose comme une fleur de cerisier, souple comme un fruit mûr » qui était tombé, au ralenti, dans la limonade, la colorant en rose.

Les fleurs de cerisier font l'objet d'un quasi culte au Japon. Vous savez qu'on y cultive, sur tout le territoire, des milliers de cerisiers non pour leurs fruits, comme dans notre Occident consumériste, mais uniquement pour leurs fleurs, qui ne les ornent que quelques jours par an, moins d'une semaine. Il s'agit quasiment d'un culte (sur fond shintō ?), comme s'il était permis d'être ébloui, au moins deux ou trois jours, par cet objet merveilleux et radicalement hors champ de l'utilité : le cerisier en fleur.

Suite à son accident de travail, quittant la campagne pour la ville, y errant quelque temps, la jeune femme trouve donc, par hasard, ce nouvel emploi. Le fondateur du laboratoire, qui est aussi gestionnaire et manipulateur, un dénommé Deshimaru, lui explique de quoi il retourne. Ce laboratoire ne fait ni recherches ni expositions, il se contente de préparer et de conserver des « spécimens » que les gens y apportent. M. Deshimaru, au cours de leur

⁴ Yoko Ogawa, *L'annuaire*, récit traduit du japonais par Rose-Marie Makino-Fayolle, Arles, Actes Sud, mai 1999.

⁵ Voir Philippe Forest, *Ôé Kenzaburô, Légendes d'un romancier japonais*, suivi d'un *Entretien avec Ôé Kenzaburô*, Nantes, Pleins Feux, 2001.

entretien d'embauche, écarte d'emblée la question de l'utilité de ce qu'il propose et fait en lui disant (et l'on voit là s'amorcer l'analogie avec le consultoire analytique) :

Les raisons qui poussent à souhaiter un spécimen sont différentes pour chacun. Il s'agit d'un problème personnel. Cela n'a rien à voir avec la politique, la science, l'économie ou l'art. En préparant les spécimens, nous apportons une réponse à ces problèmes personnels⁶.

Le laboratoire n'a ni enseigne ni encart publicitaire, les gens qui s'adressent à lui sont bien capables de le trouver sans qu'il fasse vers eux la moindre démarche. Le client arrive avec un objet, « précieuse marchandise », un « spécimen » qu'il souhaite faire « naturaliser » (c'est le mot, et ce sera le travail propre de M. Deshimaru) ; le plus souvent, le client raconte par quel concours de circonstances il est amené à apporter son spécimen, le laisse, paye⁷ et s'en va – généralement pour ne jamais revenir. Le laboratoire accepte tous les objets, n'en néglige aucun, ne refuse ni le plus infime ni le plus insignifiant.

Le premier spécimen que M. Deshimaru montre, à sa demande, à sa nouvelle secrétaire est un tube de verre contenant trois champignons dans un incolore liquide de conservation « faisant joliment ressortir leur couleur brillante de terre de Sienne brûlée ». Ces trois champignons furent apportés au laboratoire par une jeune fille de seize ans (l'âge même où Yoko Ogawa a commencé à écrire) ; ils avaient poussé sur les ruines de sa maison incendiée, incendie au cours duquel avaient péri ses parents et son frère (les trois champignons correspondaient donc aux trois parents conjointement décédés). La jeune fille portait en outre une trace de brûlure sur sa joue gauche (une trace qui a le même statut que l'impossibilité, pour la narratrice, de boire du soda, qui donc, au sens psychanalytique de ce terme, est un symptôme), elle avait trouvé ces trois champignons « serrés les uns contre les autres » le lendemain de l'incendie.

Très tôt dans le roman, ou plus exactement dès qu'il est question d'eux pour la première fois, le rapprochement est fait entre ce tube contenant ces champignons et l'annulaire blessé de la narratrice.

Tout au long de l'ouvrage, les spécimens apparaissent autant de « bouts de soi » ; ils sont explicitement liés à un deuil et, conformément à ce que je notais dans *Érotique du deuil*, le laboratoire ne les rend jamais. M. Deshimaru le précise :

Bien sûr, nos clients peuvent venir leur rendre visite quand ils le désirent. Mais la plupart des gens ne reviennent jamais ici. C'est le cas aussi pour la jeune fille aux champignons [notez l'expression, elle est de la même facture que « l'homme aux rats »]. Parce que le sens de ces spécimens est d'enfermer, séparer et achever. Personne n'apporte d'objets pour s'en souvenir encore et encore avec nostalgie⁸.

⁶ Y. Ogawa, *L'annulaire*, op. cit., p. 16.

⁷ Payer, combien ? Le prix d'un bon repas dans un restaurant français ! Cela nous évoque Lacan ayant déterminé le prix des séances de François Perrier en s'étant fait inviter par celui-ci, juste avant le début de son analyse, dans un bon restaurant. Le prix de l'addition, réglée par Perrier, détermina celui des séances (double, donc, du prix du spécimen dans le laboratoire de M. Deshimaru).

⁸ *Ibid.*, p. 23.

(Cela nous donne sa réponse à une question que Lacan se posait publiquement et qui, à ses yeux, faisait énigme, à savoir : pourquoi donc l'analysant revient-il à sa prochaine séance ? Réponse : parce qu'il a apporté chez son analyste son spécimen, son bout de soi de deuil, et qu'il n'est pas de ceux auxquels cette seule démarche suffit pour être libre de ne plus avoir à se souvenir.)

Et c'est d'ailleurs ce qui arrivera à la jeune fille aux trois champignons. Elle reviendra au laboratoire, pour demander cette fois qu'on naturalise sa cicatrice. Demande acceptée par M. Deshimaru, *qui prend bien soin cependant de vérifier qu'il ne s'agit en rien d'une demande de guérison*⁹ avant de pénétrer avec la jeune fille dans le lieu resté interdit à sa secrétaire, la salle où a lieu la « naturalisation » de l'objet. Et la secrétaire, inquiète, ne l'en verra jamais ressortir. M. Deshimaru, c'est Thanatos. Ne croyez pas qu'il soit méchant pour autant, non, il fait son boulot M. Deshimaru, et le fait bien. Ainsi, si la jeune fille n'était pas revenue, ne serait-il pas allé la chercher ; et, dès lors qu'elle revient, il ne néglige pas de la traiter comme son symptôme (à savoir la brûlure) la pousse à vouloir être traitée *et* comme elle le demande : il la « naturalise ».

Avec cette transformation de la demandeuse en spécimen, nous sommes aussi dans la logique d'*Érotique du deuil*, plus précisément de cette figure (dont Freud ne dit mot) que j'ai appelée « la mort appelle la mort ». On a même été jusqu'à vérifier statistiquement cette loi : les endeuillés se suicident plus que la moyenne de la population.

« Naturaliser » est un mot très fort. Sans doute est-il à entendre comme ce bon mot enfantin, dû à un tout jeune gamin qui, un jour, disait à ses parents : « Je veux être naturalisé femme. » Naturaliser un spécimen, c'est le rendre à la nature ; c'est lui ôter toute valeur signifiante. Et c'est ici l'occasion de se souvenir que l'espace sadien fut constitué, par Sade, comme un défi lancé à la nature. Au fait qu'elle « naturalise » ?

Il y a, concernant cette désignification du bout de soi, du spécimen, dans *L'annulaire*, une scène stupéfiante, d'ailleurs rendue possible par l'écriture idéogrammatique sino-japonaise. Ce jour-là, le laboratoire souffrit d'une panne d'écriture et le réparateur de machine à écrire ayant laissé la casse sur le bureau, d'un geste maladroit (un acte manqué), la secrétaire-narratrice l'avait renversée, répandant à terre tous les idéogrammes. Il lui fallut toute une nuit pour les ramasser et les ranger, chacun, à sa place numérotée dans la casse, ceci sous l'œil de M. Deshimaru qui, fidèle à sa fonction, ne fit absolument rien pour l'aider. Cela illustre parfaitement ce que remarquait Lacan en disant que, dans le deuil, c'est tout le symbolique qui se trouve convoqué. La reconstitution du symbolique commence par le

⁹ *Ibid.*, p. 58.

caractère SPLENDIDE, à insérer dans la case 56-89, et s'achève avec le caractère RIVAGE, à inscrire dans la seule case qui restait, la 23-78¹⁰.

Et c'est précisément à ce moment-là, de bouclage du tour de tout le symbolique, que la narratrice, comme la jeune fille aux trois champignons, fit à M. Deshimaru la demande de naturalisation de son annulaire (métonymique de son bout de soi perdu), glissant ainsi définitivement de sa position première de secrétaire à celle, qui lui sera fatale, de cliente du laboratoire, franchissant ainsi non moins définitivement la porte jusque-là close pour elle de la salle de naturalisation.

Là aussi, comme pour la jeune fille aux trois champignons, il y aura un temps de suspens, temps où elle confirme sa décision. Et le récit s'achève à l'instant où elle frappe à la porte de la salle dont on ne revient pas.

DE L'ACTE LITTÉRAIRE

Je ne ferai aucun commentaire concernant le statut ou la fonction de l'érotisme dans ce livre, hormis la remarque, qui garde sa part d'énigme, selon laquelle c'est au moment même où la narratrice et M. Deshimaru se livrent à leur premier ébat qu'explicitement survient la question de la naturalisation de l'annulaire de la narratrice.

En revanche, je voudrais relever ce que j'appellerai un « apparent illogisme » dans l'écriture même de ces pages. Tout se passe comme si c'était une narratrice qui les écrivait. On apprend dès la première phrase qu'elle travaille dans le laboratoire de spécimens depuis un an, d'où l'on déduit que ce serait à ce moment-là qu'elle aurait commencé à écrire. Sans doute faut-il aussi déduire qu'elle s'est interrompue puis a repris la plume plus tard car elle déclare à « la dame du 309 »¹¹ (une des deux occupantes du bâtiment du laboratoire), qu'elle a été embauchée il y a « un an et quatre mois ». On sait aussi qu'on est alors au début d'un hiver. On a donc la ligne temporelle suivante :

été / automne / hiver / printemps / été / automne / début de l'hiver / plein hiver		
embauche	dame du 309	fin du récit

Mais *le tout dernier récit*, celui de son entrée dans la salle où M. Deshimaru va transformer son annulaire en spécimen (et sans doute elle tout entière, du même coup¹², le

¹⁰ Une lecture vraiment appliquée et freudienne de *L'annulaire* devrait rendre compte de l'apparent arbitraire de l'ensemble des chiffres présents dans le texte. Je ne fais ici que tirer un fil.

¹¹ *Ibid.*, p. 80.

¹² Cela éclaire le mal nommé *suicide* de l'endeuillé. L'endeuillé qui se suicide ne veut pas nécessairement attenter à ses jours ; il est quelqu'un qui ne peut, comme la jeune fille aux champignons, comme la narratrice de *L'annulaire*, supplémenter son deuil du sacrifice d'un bout de soi qu'en s'y perdant aussi lui-même, quelqu'un qui ne peut (dit dans les termes de la topologie lacanienne) couper petit à jusqu'à ce point de bouclage de la coupure où petit a (première figure de soi) se détache de soi, advient comme un soi-même désormais perdu – ce qui correspond exactement à l'opération psychanalytique selon Lacan, plus précisément à son bouclage, qui a lieu lorsque le psychanalyste est devenu le spécimen naturalisé de l'analysant.

problème étant que, comme pour la cicatrice de la brûlure, son corps n'est pas séparable de son spécimen – écho au problème de la livre de chair du *Marchand de Venise*, *il n'est pas possible qu'elle l'ait écrit*. Quand l'aurait-elle fait ? Ce sont ses derniers pas dans le monde, et rien ne vient nous suggérer qu'elle en aurait (ce qui n'aurait d'ailleurs aucun sens) écrit le récit avant de les faire. Autrement dit, il y a ici, subrepticement, une intervention de Yoko Ogawa. Le dernier récit est un texte où la fiction de la narratrice ne fonctionne plus, ou bien fonctionne complètement, fonctionne à nu, en ce sens que, maintenant, Yoko Ogawa tient (tenait ?) la main de la narratrice.

La question, alors, nécessairement se pose de savoir ce qu'a fait Yoko Ogawa en écrivant et en publiant ce livre. La réponse, j'imagine qu'on l'entrevoit déjà, ne peut être que celle-ci : elle propose ce livre comme un spécimen à naturaliser. Prenons-le en main, regardons la couverture : comme un spécimen, il est soigneusement étiqueté, portant le nom de qui l'a produit, de qui l'apporte (Yoko Ogawa) et le nom de ce qu'il est (l'annulaire).

Par là, ce livre touche au plus vif de chacun. Car, qu'allons-nous faire, nous, détenteurs de ce spécimen ? Qu'allons-nous faire dès lors qu'ayant ce livre en main nous avons *ipso facto* déjà accepté, fût-ce sans le savoir, d'accueillir la demande de le naturaliser et déjà admis, fût-ce sans l'avoir voulu, d'avoir été mis dans la position de M. Deshimaru ? Allons-nous donc, cet objet, le naturaliser ? Le devons-nous ? Le *lui* devons-nous ?

Je me trouve à l'instant, en tant que j'en parle, mouillé dans l'affaire ; et vous aussi, déjà, à qui j'en parle. En commentant ce livre, en lui faisant de la publicité, serais-je en train de me refuser à le naturaliser ? Me refuserais-je à être le laborantin du bout de soi offert en gracieux sacrifice de deuil ?

L'acte de Yoko Ogawa nous offrant *L'Annulaire* prête à conséquences. Il situe le champ littéraire comme étant ce laboratoire susceptible d'accueillir les spécimens qu'y apportent des gens qu'on dit intempestivement être des auteurs – comme si la jeune fille aux champignons était l'auteur des champignons : elle l'est oui, mais seulement en un certain sens. Il ne s'agit pas uniquement de textes dans ce champ, mais d'objets au sens le plus concret du terme, d'objets que certains décident de confier au laboratoire littéraire afin qu'ils soient naturalisés.

La littérature serait ce champ mis en tension par deux vecteurs correspondant à la distinction valeur d'usage / valeur d'échange. Valeur d'usage, voici la demande de naturalisation de l'objet littéraire pris comme objet ; valeur d'échange, voici la lecture située comme suspens, mais plus radicalement comme refus de la naturalisation (de ce que Lacan appelait « poubellication »).

Ainsi les œuvres justement dites « immortelles », celles que nous louons, celles que nous commentons à n'en jamais finir, seraient-elles celles qui, de notre fait et parce que nous

les goûtons, échappent à la naturalisation. Moyennant quoi leurs auteurs eux-mêmes, notamment ceux qui n'ont pas le déshonneur de l'Académie française (Flaubert : « les honneurs déshonorent »), deviennent immortels. Qu'est-ce à dire ? Yoko Ogawa nous permet de répondre : est désormais immortel quiconque, ayant apporté son spécimen au laboratoire littéraire pour qu'il y soit naturalisé, se voit refuser cette naturalisation par la louange même dont ce spécimen est l'objet. Est immortel celui auquel on a refusé qu'il accomplisse ce deuil même qui l'a porté à écrire, à fabriquer son spécimen à naturaliser.

Ainsi Yoko Ogawa enseigne-t-elle quelque chose qui peut d'autant plus nous surprendre que nous avons tendance, psychanalyse aidant, à penser exactement le contraire ; elle nous apprend, qui plus est de la meilleure façon qui soit, c'est-à-dire en acte et en nous mettant effectivement dans le coup, que ce que l'on appelle la réussite littéraire, n'est rien d'autre qu'une modalité de l'échec d'un deuil.

Il ne me reste plus qu'à naturaliser l'annulaire – à écrire sans italiques, puisqu'il ne s'agit plus du titre d'un texte mais d'une étiquette collée sur un objet. En déchirant l'ouvrage, j'empêche désormais qu'on en jouisse littérairement, ne serait-ce qu'en le lisant. Il ne reste plus alors qu'un objet à mettre en tube, tels ces trois champignons dans leur bocal, devenus eux aussi inconsommables.

Pour bien répondre à ce que comporte d'exigence logique *L'Annulaire*, il faudrait imaginer une incroyable scène où, au même instant dans tous les pays, chacun des détenteurs d'un exemplaire de cet ouvrage, et quelle qu'en soit la langue, naturaliserait, comme je viens de le faire, cet annulaire, pour ensuite conserver l'objet ainsi transformé en quelque lieu pas nécessairement choyé. Et faire de même pour tous les livres et tous les auteurs. N'en sortirions-nous pas transformés ?

Confrontée à l'absence de ce geste, Yoko Ogawa, romans après romans, ne cesse de réécrire *L'annulaire*. Ajouterai-je : pour notre plus grand bonheur ?

RÉSUMÉ

Un détournement de l'article « Deuil et mélancolie » en a fait une théorie non tant de la mélancolie que du deuil. Le deuil envisagé comme travail psychique a ainsi pris racine dans les esprits.

Parallèlement, certains, historiens ou sociologues, remarquaient que Freud écrivit cet article aux accents romantiques à un moment tournant du rapport à la mort en Occident : l'ensauvagement de la mort ouvrait alors largement la voie à ce deuil non plus social mais psychique dont certains travaux psychanalytiques entreprennent aujourd'hui l'analyse critique.

Une lecture du roman *L'Annulaire*, de Yoko Ogawa vient étayer la version du deuil développée dans l'ouvrage *Érotique du deuil au temps de la mort sèche*. Plus inattendu, ce roman indique aussi que la réussite littéraire elle-même pourrait bien n'être qu'une modalité de l'échec d'un deuil.

MOTS CLÉS

Travail du deuil / bout de soi / Sacrifice / mort / acte littéraire.